



GRAMMAIRE

SIMPLIFIER,

C'EST

COMPLIQUÉ

dans la forêt.

Par Marion Rousset

Le prédicat, vous connaissez ? Certains profs ne se remettent pas d'une notion censée rendre plus claire l'analyse de la phrase. Une réforme qui peut paraître dérisoire, alors que se creusent les inégalités scolaires. De là à l'abandonner...



« Alors, le prédicat... tu en penses quoi ? » Professeur de français, Monique Baudequin a reçu plusieurs SMS moqueurs avant même d'avoir entendu parler de l'affaire. Dans sa voix, une infinie lassitude. « Mieux vaut en rire... Ce n'est pas ça qui va résoudre les difficultés auxquelles on se heurte au quotidien. Les questions d'appellation noient le poisson », s'agace cette enseignante, plus de quarante ans de métier au compteur, dont beaucoup passés au collège Paul-Bert de Drancy (93). Tout est parti de ce mot un peu aride mis à l'honneur par la réforme du collège. Un mot de grammairien présenté comme un outil susceptible d'aider les enfants à mieux rédiger, mais qui a échauffé les esprits. Les réseaux sociaux se sont faits la caisse de résonance d'une polémique apparue après la publication, début janvier, d'un post de blog enlevé sur le prédicat sur le site Web de Télérama... Sur Twitter, les commentaires affluent : « J'hésite à enseigner le prédicat à mes collégiens. J'ai vraiment trop peur qu'ils se foutent de ma gueule », « Désolé, mais moi c'est décidé, j'assume, à la rentrée 2017 je zappe le prédicat... Je serai à la retraite », « Perso, c'est tellement le bordel #college2016 que je me contrefiche du prédicat », « Trop marre d'entendre les autres paniquer au mot "prédicat" alors que c'est juste un groupe verbal, quoi »...

A propos de cette notion héritée d'Aristote, on a dit tout et n'importe quoi. Jusqu'à oublier, parfois, les termes du débat. Pour résumer : les nouveaux programmes préconisent de laisser de côté, au cycle 3 (CM1, CM2 et 6^e), le classique « sujet-verbe-complément ». Donc de zapper l'étude du COD (complément d'objet direct) et du COI (complément d'objet indirect) en primaire ainsi qu'en début de collège. A la place, »

» les professeurs sont invités à diviser la phrase en deux blocs : le sujet d'une part et ce que l'on en dit, le prédicat, d'autre part. Du coup, quelques-uns ont crié au nivellement par le bas. Ils ont déploré la mort des compléments d'objet et compléments circonstanciels, prédit la disparition de l'accord du participe passé quand le COD est placé avant l'auxiliaire avoir, craint des répercussions sur l'apprentissage du latin... Et obligé le Conseil supérieur des programmes à se fendre d'une mise au point, « en réponse à des rumeurs peu éclairées », selon sa vice-présidente Sylvie Plane. « L'introduction du terme a été le déclencheur d'une panique surprenante, alors qu'il relève de la tradition grammaticale française la plus classique », assure-t-elle. Et de citer la version de 1992 du Bachelier qui l'expliquait aux enfants. Dans le rang de ses partisans, on évoque aussi le cas des petits Québécois qui sont depuis longtemps coutumiers de la notion. « Le prédicat permet de prendre la phrase dans son ensemble et d'entrer petit à petit à l'intérieur en montrant qu'elle a deux pattes. La première, c'est le sujet, la deuxième, le groupe verbal », défend l'enseignante Karine Risselin, qui a participé à l'élaboration des programmes pour le français en cycle 3 et qui anime des stages de grammaire à l'académie de Créteil et dans les Ecoles supérieures du professorat et de l'éducation. « C'est juste une étiquette pour ne pas encombrer le cerveau du jeune enfant », affirme-t-elle. Autrement dit, l'analyse détaillée des compléments est renvoyée à plus tard.

Mauvaise nouvelle ? Pas pour tout le monde. L'institutrice Delphine Guichard est souvent prise en exemple pour avoir scanné sur son blog, Charivari, des cours où elle fait colorier à ses élèves le sujet et le prédicat. Cette volonté de simplifier l'enseignement de la grammaire à ses adeptes, notamment

parmi les professeurs des écoles. D'autant que l'étiquetage traditionnel est bourré de chausse-trapes. Pourquoi, par exemple, dans « Je donne à Pierre un livre », Pierre est-il un complément d'objet second alors qu'il est en première position ? En Vendée, Axelle Tricart, qui enseigne en CE2-CM1, se dit donc convaincue de l'efficacité de la notion de prédicat quand elle voit les progrès de ses élèves cette année. « Cette notion simplifie les choses. Avant, on utilisait beaucoup de vocabulaire très abstrait pour les enfants. Avoir moins de termes à employer les aide dans la rédaction de petites phrases », avance-t-elle.

A quoi bon remplacer une terminologie obscure par une autre aussi obscure ?, se demandent certains.

Des phrases plus complètes, auxquelles il manque moins souvent le verbe ou le complément. L'effet d'une pédagogie ritualisée : Axelle Tricart explique à sa classe que le prédicat dit quelle est l'action du sujet, puis, chaque jour, elle donne des exemples. Mais au-delà de l'outil technique, tout cela est d'abord pour elle une question de philosophie : « On est dans une société où il faut aller vite, mais, à ce rythme, on va

dans le mur. Il faut donner envie aux enfants, en se mettant à la portée de leur cerveau plutôt que de réfléchir comme des adultes. Pour ne pas les dégoûter, on essaie d'éviter toute surcharge cognitive. » Un avis que Marielle Besnard, professeur dans un collège des Hauts-de-Seine, ne partage qu'à moitié : « Dès 6 ans, les enfants utilisent des relatives ou des complétives. La simplification va-t-elle dans le bon sens alors qu'ils recourent intuitivement à des structures complexes ? » Mais l'enseignante reconnaît qu'il y a aussi du pour dans la balance : « Avant, on parlait de groupe nominal sujet, mais le verbe n'avait pas de



fonction. Le prédicat permet de combler cette lacune», précise-t-elle. Il permet aussi de revenir à une pédagogie éprouvée : à 50 ans, cette professeur a connu d'autres manières de faire, et voit dans la réforme un écho au découpage par groupe de mots – nominal et verbal – pratiqué autrefois.

Reste que le terme « prédicat » hérisse... Il n'est pas plus compliqué à intégrer que « proposition subordonnée relative » ou « conjonction de subordination ». Mais si l'on veut faciliter la tâche des élèves, à quoi bon remplacer une terminologie obscure par une autre non moins obscure ?, se demandent certains. Jean-Michel Zakhartchouk, jeune retraité de l'Education nationale et membre du comité de rédaction des *Cahiers pédagogiques*, a fait de cette question son cheval de bataille. Persuadé qu'un lexique abstrait enseigné de manière théorique enfonce les nuls en grammaire. « *J'ai souvent eu l'expérience d'élèves qui pouvaient dire des choses atterrantes quand je les interrogeais sur un point du cours, alors qu'ils ne se débrouillaient pas si mal avec la langue à l'oral* », se souvient-il. Quand on demande à ces élèves de conjuguer un verbe au futur, ils se trompent ; mais lorsqu'on leur demande ce qu'ils vont faire demain, ils trouvent la bonne réponse. Pour changer la donne, Jean-Michel Zakhartchouk mène une guerre contre la complexité des termes grammaticaux : « *Pour ma part, j'aurais tendance à parler de groupe nominal et de groupe verbal. C'est peut-être moins valide scientifiquement, mais ça l'est plus pédagogiquement !* », estime-t-il.

Peut-être que le prédicat, c'est surtout la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Après des années à voir défiler des réformes sans que jamais les inégalités se résorbent, et des gouvernements qui suppriment des moyens matériels indispensables à la réussite des collégiens, les profs ne croient plus aux solutions miracles. Toute innovation pédagogique est désormais vécue comme une provocation. « *Les positions idéologiques peuvent aboutir à des crispations entre ceux qui sont attachés à l'enseignement "tradi" et ceux qui prônent de nouvelles réformes. Sans compter la défiance que peuvent ressentir les professeurs à l'idée qu'une discipline universitaire cherche à leur apprendre comment enseigner* », analyse l'historien de l'éducation Claude Lelièvre. Ainsi, à l'approche de la retraite, Monique Baudequin est fatiguée. Elle a consacré une partie de ses vacances d'été à adapter ses cours à la récente refonte des programmes, mais pour le prédicat... c'est nient. Elle ne changera rien. Comme pour la réforme de l'orthographe, qui l'avait laissée de marbre l'an dernier. « *Personne n'applique ces prescriptions, le problème est ailleurs* », assure-t-elle, convaincue que les élèves qui peinent à rédiger n'en retireront rien. Surtout, avec moins de temps d'enseignement devant la classe, la disparition des heures d'études du soir et des élèves toujours plus nombreux, elle a d'autres chats à fouetter. « *Autrefois, il fallait cinq minutes pour expliquer les consignes à nos élèves de Drancy, aujourd'hui, c'est trois fois plus long. Ce qui nous aiderait, c'est donc davantage de temps et des effectifs moins lourds* », souffle-t-elle. Et elle devance déjà les reproches – question d'habitude, sans doute : « *On va encore nous dire que les profs ne parlent que de moyens...* » Qu'importe le prédicat, au fond, quand le quotidien est une épreuve permanente. « *Peut-être que cet outil technique est probant, mais il est mis en balance avec l'action globale du gouvernement sur l'éducation. On nous donne une clé théorique et on nous retire le reste* », résume une autre enseignante qui vient d'être mutée dans le 8^e arrondissement de Paris, après quinze années de service >>>

Fini le traditionnel « sujet-verbe-complément ». La phrase est désormais divisée en deux blocs : le sujet et le prédicat (ce que l'on dit du sujet).

» en Seine-Saint-Denis. Pour elle, la comparaison est cruelle : quelles que soient la volonté déployée et la méthode utilisée, la qualité rédactionnelle est un horizon beaucoup plus difficile à atteindre dans les quartiers défavorisés.

S'ils sont introduits assez tôt dans la scolarité, de bons outils pédagogiques offrent cependant l'espoir de faire sauter quelques verrous. Encore faut-il que leur usage s'inscrive dans une réflexion plus large, rappelle

Simon Augé, qui enseigne aux CM1 de Decroly, une école alternative publique implantée à Saint-Mandé (94). La simplification de la grammaire, il y est favorable... mais comme tel, le prédicat ne suffit pas ! « Les réformes seront dans l'erreur tant qu'elles n'inciteront pas à faire passer la recherche, l'observation en plein air, la manipulation d'objets avant l'annonce et l'utilisation de la notion. » Il propose des jeux qui consistent à répartir une collection de mots dans différentes boîtes, en fonction de leur sens. D'autres fois, les élèves découpent des phrases en fonction de catégories choisies par eux, manipulent des étiquettes pour comprendre les relations entre les mots, se lancent des défis en groupe autour de constructions syntaxiques... Affecté à ses débuts dans une école traditionnelle, Simon Augé n'osait pas prendre de telles

libertés. Peu à peu, il s'est autorisé à tester cette approche moins verticale de la grammaire. « A force de lire l'incompréhension dans le regard de mes élèves, j'ai arrêté d'utiliser les sigles. Et j'ai compris à quel point le lexique faisait obstacle au sens. » Jean-Michel Zakhartchouk renchérit : « Dans les pays anglo-saxons, on est plus pragmatique. Les leçons de grammaire sont moins déconnectées du réel. » A méditer ●

